

**Texte complet de la conférence de Michel Faure
du mardi 14 mars 2023
« Les Arts et la Peste »**

En ces temps covidien incertains, il est bon de pouvoir se souvenir des effets parfois bénéfiques des grands fléaux du passé. Les pestilences ont en effet contribué à un enrichissement certain du patrimoine artistique occidental. Les lignes qui suivent seront consacrées aux seuls arts dits visuels, sans aborder l'abondante littérature, ni les quelques pièces musicales (en Allemagne lors du désastre de la guerre de trente ans), que la peste a pu susciter.

C'est en effet une nouvelle iconographie qui apparaît lors de la deuxième pandémie yersinienne (1347-1722) dans un monde qui n'était pas alors entièrement désenchanté, avec l'omniprésence de la mort triomphante, du macabre et du transi dans les sanctuaires; l'apparition de l'image propitiatoire de la Vierge de Miséricorde et le développement des cultes apotropaïques des saints antipesteux : Sébastien le sagitté, Roch et son bubon, Charles et ses hosties.

Quant aux représentations de l'épidémie elle-même, il ne s'agit pas tant de figurations buboniques que de la mise en scène par les artistes du XV^e au XVIII^e siècle du grand théâtre de la peste, par-delà l'invention du pestiféré par Raphael et celle du rat mortifère (à défaut de puce) par Nicolas Poussin.

La Peste, les Pestes

C'est lors de la troisième pandémie pesteuse, en 1894 que Alexandre Yersin découvrit le germe responsable, *Yersinia Pestis*. Le rôle de la puce dans la transmission du rat à l'homme et de l'homme à l'homme ne fut établi qu'en 1898 par un autre Pasteurien, Paul Louis Simond. La Peste existait donc depuis plusieurs millénaires sous forme de petites épidémies asiatiques et il y eut ensuite trois pandémies historiques. D'abord, la Peste Justinienne du 6^e au 8^e siècle en Occident, puis la seconde Pandémie, qui frappe l'occident en 1347, conséquence de la formation de l'empire mongol en Eurasie au siècle précédent. La « mort noire » va dévaster l'Asie, l'Europe et l'Afrique par vagues successives jusqu'au XVIII^e siècle. La dernière pandémie débute elle à la fin du XIX^e siècle, véritable pandémie mondialisée cette fois-ci, conséquence indirecte du développement de la marine à vapeur et des chemins de fer. La peste de nos jours est endémique, plus exactement enzootique (chez les rongeurs sauvages) avec de petites bouffées épidémiques intermittentes.

Mais il y a peste, LA Peste, et pestes. Bien avant l'arrivée de la peste yersinienne dans l'empire gréco-romain, les termes de pestis (Plaute, Pline, Celse) ou pestilentia (Galien, Varron) chez les romains, *loimos* chez les grecs sont employés pour qualifier les épidémies fatales infligées par les Dieux pour punir les humains. Chez Hésiode, c'est Zeus qui brandit son foudre. (*Les travaux et les jours*, v 240-247). Chez Homère, le fléau est dû à la vengeance d'Apollon, qui bande son arc et lance ses flèches sur les grecs et leurs animaux (*Iliade*, chant 1). Chez Thucydide, dans la guerre du Péloponnèse, c'est la peste d'Athènes, première description historique d'une épidémie. Ce fut en fait, une Salmonellose. Plus tard, la Peste Antonine sous Marc Aurèle correspond à l'apparition de la

variole en Occident, la peste de Cyprien, un siècle plus tard, probablement à une fièvre virale hémorragique. Dans la bible hébraïque, Dieu punit David en frappant son peuple d'épidémie (*Rois*, 2, 24). Dieu punit aussi les Philistins d'avoir conquis l'arche d'alliance (*Samuel*, I, V, 1-5), en leur infligeant une épidémie de tumeurs fatales et une invasion de rats, ce qui est troublant, mais peut être le souvenir d'une véritable peste yersinienne qui aurait frappé l'orient et les esprits des rédacteurs du texte.

C'est au XVII^e siècle seulement que les peintres vont représenter ces différents fléaux antiques. Ils vont utiliser un *topos* inventé par Raphael au siècle précédent, celui de la famille de pestiférés : la mère morte, l'enfant qui tente en vain de se nourrir à sa mamelle, le père encore vivant qui se bouche les narines du fait de l'odeur dégagée par le cadavre. Le dessin est perdu, mais connu par une gravure de Marc Antonio Raimondi, intitulé *la peste de Phrygie* (la Peste d'Apollon qui frappe les grecs dans l'Iliade). À Rome en 1630, autour de Nicolas Poussin, plusieurs artistes, tous influencés par l'épouvantable épidémie de peste des années 1629 à 1632, vont illustrer ces pestes antiques : Guillaume Perrier (*La Peste d'Athènes*, Musée des Beaux Arts de Dijon) ; Michel Sweerts (*Peste dans une cité antique*, Los Angeles County Museum of Art) ; Poussin bien sûr avec sa *Peste d'Asdod* (Musée du Louvre), qui à défaut des bubons des Philistins est le premier, et le seul, à faire figurer les rats porteurs de puces et de bacilles dans une peinture de peste.

Dans l'Europe chrétienne frappée par le fléau, celui-ci sera, comme les pestilences de l'antiquité païenne, lié aux flèches d'un châtement divin. Apollon, le divin archer cèdera devant Sébastien le sagitté, patron des archers et arbalétriers et le principal des saints anti-pesteux.

Le triomphe de la mort

La peste justinienne n'a pas laissé de traces artistiques. Il en existe cependant un reflet indirect plus tardif, les quelques représentations de l'apparition de St Michel au cours d'une procession de l'icône de la Vierge par le pape Grégoire lors d'une épidémie de peste à Rome. L'archange apparut au-dessus du mausolée de l'empereur Hadrien, l'épidémie s'arrêta, le monument est depuis appelé le Château Saint Ange. (Les frères Limbourg, *Très Riches Heures du Duc de Berri*, Musée Condé, Chantilly ; Horace Leblanc, Musée des Arts Sacrés, Dijon).

La deuxième pandémie, elle, est responsable d'une nouvelle iconographie qui apparaît au XIV^e siècle. C'est d'abord l'omniprésence de l'image de la Mort : la Mort qui brandit les flèches de la pestilence, la Mort triomphante sur son char, la faucheuse sur son coursier qui s'invite au banquet de la vie, la Mort qui conduit l'attelage... Les danses macabres se multiplient où les squelettes musiciens entraînent puissants et misérables et dans l'art funéraire les transis remplacent les gisants des siècles précédents. Plus tard, les Vanités macabres post-tridentines seront le reflet du sentiment de la finitude de la vie terrestre et de la mort omnipotente.

Les saints intercesseurs anti-pesteux

La chrétienté eut recours aux figures propitiatoires de ses saints pour combattre le fléau. Tout d'abord, Marie qui jusqu'à l'apparition du fléau n'était représentée qu'en Vierge de Majesté sur son trône, ou en Vierge d'humilité, assise à même le sol, et parfois lactante. Apparut ainsi, et se développa l'image de la **Vierge de Miséricorde** abritant les fidèles sous les pans de son manteau et les protégeant de la peste. Et on inventa également trois saints anti-pesteux.

St Sébastien

Sébastien était officier de Dioclétien, dont il était l'ami très cher et qui le condamna à la sagittation du fait de sa conversion. Il n'en mourut pas car soigné par Irène, future sainte.

Ultérieurement il fut lapidé et son corps jeté au grand égout. Ses reliques auraient protégé Rome de la peste lors de la première pandémie. Gozzoli le peint à San Gimignano en saint de Miséricorde: au registre supérieur de la fresque, le Père, le Saint Esprit et les cohortes ailées envoient les flèches de la pestilence, alors que le Fils et Marie intercèdent, le premier avec son sang, la seconde par son lait. Dessous, les flèches se brisent sur le manteau du saint alors qu'au registre inférieur, les fidèles à l'abri prient leur protecteur. Mais ce qui se multiplia au XV^e siècle dans toute la chrétienté, des plus grands sanctuaires aux chapelles les plus modestes fut la figure peinte ou sculptée de Sébastien en jeune homme nu et sagitté. C'était en fait une image apotropaïque destinée à écarter le fléau, les flèches du supplice symbolisant la pestilence de l'air et le corps sagitté et glorieux la victoire sur l'épidémie. On eut cependant assez vite recours à un autre saint, moins dénudé, plus recommandable et aux poses moins équivoques.

St Roch

La légende inventa St Roch, atteint de la peste au retour d'un pèlerinage, qui se confina au fond des bois. Il guérit, soigné par un ange, et soigna lui-même plus tard d'autres pestiférés. On le représentait en tenue de pèlerin, avec parfois le chien qui lui apportait son pain quotidien, son ange, mais surtout avec son bubon, son ganglion inguinal. Parfois, il fut aussi représenté en saint de Miséricorde à l'image de Sébastien, les flèches de l'épidémie brisées par les anges grâce à l'intervention du saint. Souvent aussi en saint guérisseur soignant les pestiférés (Le Tintoret, église San Rocco, Venise). Sébastien et Roch furent d'ailleurs très souvent associés par les artistes, car mieux valait pouvoir prier deux intercesseurs qu'un seul : sculptures, panneaux de retables, tableaux d'autels. À partir du XVII^e siècle, dans l'Allemagne et la Bohême de la contre-réforme s'élevèrent les colonnes de peste où figuraient les deux saints sur les places publiques et aux croisées des chemins.

St Charles Borromée

Il fut l'un des pères du concile de Trente à l'origine de la réforme catholique, réponse romaine aux réformes protestantes. Archevêque de Milan, il joua un rôle caritatif majeur au cours de l'épidémie de peste qui ravagea sa ville en 1576. Il fut rapidement canonisé, devint le grand saint de l'église post-tridentine. Il fut représenté dans toute l'Europe catholique, des Flandres à l'Italie, apportant le viatique aux mourants. L'église se servit alors de cette image pour illustrer l'importance des œuvres de miséricorde. C'est par ailleurs ce développement de la *Caritas* post-tridentine qui créa et répandit une nouvelle représentation de St Sébastien : l'image non plus du héros antipesteux sagitté, nu et triomphant de son martyre, mais celle du corps blessé et soigné par Ste Irène.

Le théâtre baroque de la Peste: 1630-1720

Le XVII^e siècle fut celui de la mise en scène de l'épidémie, à l'occasion des différentes vagues qui dévastèrent l'Europe, l'Italie en particulier. Certes, il y eut des représentations plus anciennes : les enterrements de masse de la peste à Tournai, 1349, la plus ancienne représentation du fléau, ou la peste sur le pont d'Avignon, 1497, de Jean Chaugenet/Josse Lieferinxe. Mais c'est à Rome autour des années 1630 lors de la recrudescence de l'épidémie que les peintres reprirent le modèle inventé par Raphaël et Marc Antoine pour illustrer les pestes de l'antiquité païenne et de la bible hébraïque.

C'est en effet autour de 1630 que l'Europe fut particulièrement ravagée par le fléau, conséquence directe de l'extension de la guerre de trente ans de part et d'autre des Alpes, et des marmottes de leurs cols, réservoirs naturels du bacille pesteux. À Milan, les peintres de la peste (*i Pestanti*) adoptèrent un style caravagesque et abandonnèrent la tradition colorée et raffinée du dernier maniérisme lombard. À Venise, où disparaît en quelques mois un tiers de la population, l'église Notre Dame de la Salute fut construite pour remercier la Vierge d'avoir fait cesser l'épidémie. Et Antonio Zanchi compléta les fresques du Tintoret à la Scuola Grande di San Rocco en peignant

les gondoles chargées de cadavres dans un grand décor digne d'un opéra vénitien. En France, de manière plus modeste, se multiplièrent les tableaux votifs regroupant les trois saints antipesteux (ainsi près de Lyon, Guillaume Perrier, église de Thizy ; Guy François, église St Roch, Domeyrat).

Nouvelle vague en 1656 : à Gênes, dont témoigne le St Sébastien autant berninesque que ribeiresque sculpté par Pierre Puget ; à Rome avec Nicolas Poussin et Pierre Mignard ; à Naples surtout avec les tableaux d'autel de Luca Giordano et de Mattia Pretti illustrant l'intercession de divers saints locaux (St Janvier, St Ignace), les Vanités macabres (Salvator Rosa), les vues panoramiques de la ville dévastée (250 000 morts sur 450 000 habitants estimés en quelques semaines) et le théâtre de cire qu'en a réalisé Gaetano Zumbo conservé à Florence à la Specola.

Enfin, dernière peste européenne, la peste de 1720 à Marseille (40 000 morts sur une population citadine de 80 000 âmes ; 120 000 morts en Provence), trois siècles donc exactement avant le début de la COVID 19, liée au non-respect des mesures habituelles de quarantaine, suite au débarquement des rats et de leurs puces venues du Levant à bord du Grand St Antoine : les trois grands panneaux de Michel Serre illustrant les ravages de l'épidémie et les actions héroïques de Mgr de Belzunce et du chevalier Roze, et les panneaux commémoratifs commandés pour Marseille au cours des décennies suivantes. La peste disparaît alors. Les erreurs anatomiques (les bubons en position ectopique) du St Roch de David montrent clairement qu'en 1780 le souvenir sémiologique de la maladie s'était éteint.

Le dernier théâtre de la Peste est donc en Orient. *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* (1804) du Baron Gros est un tableau de parfaite propagande, une réponse à la presse anglaise qui prétendait que le général avait fait euthanasier les pestiférés. C'est surtout une représentation du fondateur d'une nouvelle monarchie en souverain thaumaturge, comme les anciens rois capétiens touchant les écrouelles une fois sacrés à Reims.

La troisième pandémie survint en un temps désenchanté qui n'était plus celui des peintures votives, mais celui de la science victorieuse... et de la photographie.